

Jacques Migozzi

Roman populaire et idéologie : bouquet final de notes en forme de points d'interrogation

« Ils en ont parlé » ... et le débat continue.

En déployant au fronton de notre cycle de rencontres 2006-2007 le drapeau – rouge, comme le chiffon qui exaspère le fauve dans l'arène – de l' « idéologie », nous savions pertinemment que ce « geste » théorique et terminologique¹, triomphant comme arme de captation massive et de domination par l'imaginaire – nous contraindrait à revisiter d'anciens débats tombés en hibernation académique... ou à affronter des questionnements mis en suspens tacitement au sein de notre réseau de chercheurs en Littératures Populaires et Culture Médiatique. Et de fait, telle une basse obstinée, une question n'a cessé de ponctuer nos débats : faut-il se débarrasser de ce terme et plus largement de tout l'héritage politique, épistémologique et symbolique qu'il présuppose ?

Certains participants, au demeurant souvent de formation littéraire et se revendiquant du projet de la sociocritique, ont défendu la validité intellectuelle du concept d'idéologie, pour peu qu'on ne le fétichise pas jusqu'à en faire le sésame et/ou le sens caché de tout cadre herméneutique, et pour peu aussi qu'on se montre attentif, comme y invitait le balisage liminaire du cycle (voir supra), à sa double valence de « domination » et d' « intégration » soulignée avec finesse par Nestor Capdevilla². Isabelle Touton, Lise Dumasy, Ellen Constans ou Jacques Migozzi ont ainsi pu affirmer qu'ils n'avaient pas de réticence de principe à recourir à la notion, d'autant que le chercheur doit reconnaître qu'il est lui-même immergé dans l'idéologie et ne doit donc pas entretenir l'illusion d'une posture exotopique. D'autres participants, tout aussi convaincus mais se réclamant plutôt de l'analyse du discours ou de l'anthropologie culturelle, ont marqué leur fortes réticences, valant pour invalidation scientifique, vis à vis d'une notion jugée tétanisante et piégée. Jurgen Siess, rejoint par Ruth Amossy, a ainsi estimé qu'elle devait être récusée au profit de celles de « stéréotypes », de « doxa », d' « images culturelles »... qui ne cautionnent pas la dichotomie simpliste entre idéologie et infrastructures déterminantes en dernière instance ; à ses yeux l'outillage conceptuel proposé par Foucault (dispositifs de pouvoir) est compatible avec les propositions de Ruth Amossy sur l'argumentation et leur croisement serait plus fructueux que l'invocation d'une notion plus égarante qu'éclairante. Dix-huit mois plus tard, Hans-Jurgen Lüsebrink insistait à son tour sur la désuétude du terme, auquel il préférait les notions de « discours dominants », de « schèmes de perception » et de « prescription de rôles sociaux », repérables par exemple dans les récits sentimentaux sériels ou les *telenovelas*. Paul Bleton quant à lui doutait que dans un univers déhiérarchisé, post-moderne, le terme puisse encore revêtir une réelle pertinence explicative, et militait pour une « entrée par la petite porte », celle des pratiques de lecture appréhendées dans leur empirie comme l'a fait Erik Neveu dans *Lire le noir*³, ou celle des procédés textuels traqués dans leurs subtilités argumentatives comme le fait Ruth Amossy sur *La Vieille Fille* et *La Porteuse de*

pain dans la contribution au présent numéro. Reste que tous ont convenu que c'est appauvrir la notion d'idéologie, comme l'a fortement rappelé Erik Neveu, que de la réduire à un instrument délibéré de dressage et de manipulation, et Matthieu Letourneux en propose ici même un exemple probant, en soulignant que la confusion des genres romanesque et documentaire et de leurs pactes de lecture au sein du *Journal des voyages* ne relevait pas d'une entreprise délibérée de propagande mais bien plutôt de l'enthousiasme des responsables successifs du journal pour l'idée coloniale, de leur lecture romanesque de cette épopée nationale, d'un « esprit du temps » en somme « qui passerait moins par l'argumentation que par l'identification, la fiction et le fantasme. » De quoi convenir par conséquent avec Lise Dumasy, qui distingue à la suite de Régine Robin les quatre instances du « projet idéologique », du « cadre idéologique de départ », de « l'idéologie de référence » et de « l'idéologie du texte », qu'une approche à gros sabots ne saurait rendre compte à la fois des « processus de textualisation et d'esthétisation qui convertissent le discursif en textuel et des processus d'idéologisation qui balisent l'écart, la distance entre les projets idéologiques de départ et le travail idéologique du texte ».

L'argumentation tapie au coeur du récit.

Forts de cette conviction, tous les intervenants se sont employés, sur des corpus fictionnels divers, à explorer tous les ressorts narratifs par lesquels un récit tend à orienter le jugement du lecteur sur le plan axiologique. Les récits ouvertement engagés/didactiques/édifiants n'ont pas eu la part belle dans cette investigation, car leur « visée argumentative » explicite, attestant d'un projet auctorial assumé, échappent paradoxalement pour partie, par la franchise de leur message, au soupçon généralisé de crypto-argumentation pesant sur les fictions de grande consommation. C'est donc prioritairement les récits redevables d'une « dimension argumentative » plus discrète, consubstantielle à tout texte comme l'a souligné Ruth Amossy, qui ont été scrutés dans le jeu de leurs « paliers argumentatifs », avec au demeurant la conviction que l'efficacité persuasive d'un récit sur le plan idéologique est d'autant plus forte qu'elle table sur l'implicite.

Ainsi, si l'on accepte de définir avec Gilbert Laroche repris par Matthieu Letourneux l'idéologie comme une « mise en ordre des références symboliques afin d'orienter l'action collective », les macro-structures narratives d'une oeuvre romanesque peuvent par elles-mêmes être créditées d'une indéniable force argumentative, dès lors qu'elles portent des valeurs « naturalisées » et parées du prestige de l'universalité, invitant ce faisant le lecteur à partager une vision du monde relevant de l'évidence : c'est le cas des récits prodigués par *Le Journal des voyages*, qui démontrent, par la seule logique intrinsèque du roman d'aventures géographiques, le caractère inéluctable et nécessaire de la colonisation française ; c'est aussi le cas des deux univers fictionnels déployés synchroniquement et contrastivement par Dumas dans *Les Mohicans de Paris* et Ponson du Terrail dans *Les Drames de Paris*, dont Lise Dumasy a souligné la gémellité antithétique : tant dans le cadrage des prologues que dans la construction dramatique d'ensemble, la représentation des classes sociales et des institutions ou même la relation énonciative de l'auteur à son texte, Dumas distillait une vision historicisée, critique et globalement progressiste de l'individu et de la société lors même que Ponson assenait un prêt à penser conservateur par les redondances d'une geste criminelle présupposant une vision métaphysique et anhistorique du Mal. En bref la force de

frappe d'un récit dans sa capacité à influencer le lecteur en modélisant (en tapinois ?) ses représentations ne relève pas, loin s'en faut, du seul axe paradigmatique, mais s'exerce aussi et peut-être surtout sur l'axe syntagmatique – pour reprendre une distinction proposée par Philippe Hamon dans *Texte et idéologie*⁴. Il est dès lors permis de penser que la « fonction cognitive » inhérente à tout récit – si l'on admet avec J-M Schaeffer que « la fiction n'est pas tant une image du monde réel qu'une exemplification virtuelle d'un être dans le monde possible »⁵ –, et la « force inférentielle » (Thomas Pavel) qui en découle lestent inévitablement d'idéologie toute fiction :

« En lisant un roman, en assistant à une représentation dramatique, nous ne nous contentons pas de suivre l'intrigue, d'observer, l'une après l'autre, les actions des personnages, nous intériorisons leurs raisons d'agir et nous pesons les alternatives qui s'offrent à nous [...] Par le biais du moi fictif, je me laisse volontiers impliquer dans les complexités de l'intrigue et, par là même, dans la charpente axiologique de l'oeuvre. »⁶

Sur le fond intrinsèquement tramé d'argumentation de tout récit romanesque, se détache toutefois la figure du héros, dont la puissance d'exemplarité n'a pu être évoquée dans ce numéro que de manière très rapide : parions que des travaux ultérieurs sauront dépasser les lieux communs sur l'identification comme stade premier (et donc primaire, c'est à dire à dépasser) de la lecture pour appréhender la *mimicry* inhérente à tout jeu romanesque comme un modélisateur cognitif et axiologique de premier ordre ; et gageons que du même mouvement la tonalité épique de nombre de fictions aimées du grand public ne sera plus décriée comme infantile mais considérée comme un formidable déclencheur d'émotions, par les vertus conjuguées du « grandissement » et de la « simplification » (Georges Molinié). Car le pathos est intrinsèquement axiologique, lui qui « voile l'argumentation tout en la confortant » (Ruth Amossy) : c'est là un des acquis incontestables de ce cycle de rencontres, sur lequel il faudra néanmoins revenir pour mieux cerner « les modalités selon lesquelles l'émotion s'allie à la raison pour construire la dimension argumentative du récit ». Reprenant des analyses de Raymond Boudon, Ruth Amossy a en effet souligné judicieusement que l'écriture mélodramatique du roman-feuilleton ne parvenait à emporter l'adhésion pathémique de son lecteur qu'en mobilisant des « sentiments moraux », que « le sujet ne [...] ressent que dans la mesure où il a l'impression que ses raisons sont objectivement bonnes ». Mentionnons enfin un questionnement important laissé en friche, ou quasiment, dans le présent numéro : celui du « point de vue » – dans la double définition narratologique et énonciative de la notion –, comme instance de filtrage du récit et conséquemment comme instance de sélection informationnelle, de régie des représentations et de modalisation axiologique. Sur ce point comme sur beaucoup d'autres ce numéro de *Belphégor* appelle des répliques.

Du côté obscur de la force narrative.

Ce qu'on pourrait en revanche espérer, avec quelque immodestie sans nul doute, c'est qu'après ces rencontres de Limoges 2006-2007 il ne soit plus possible d'affirmer de manière expéditive que les fictions de grande consommation, par delà ou à cause du plaisir du texte, asservissent leur lecteur à un prêt à penser /prêt à rêver simpliste. Toutes les contributions ici rassemblées convergent en effet pour

affirmer que la cuirasse de monologisme dont sont couramment parés les récits imprimés de grande consommation – au point que plusieurs modèles théoriques (Suleiman, Couégnas) et de nombreuses analyses critiques (évoquées par Jacques Migozzi dans son exposé liminaire) en font un critère distinctif – masque une polyphonie tout aussi indéniable sur le plan argumentatif. Ruth Amossy l'a d'ailleurs démontré de manière magistrale en disséquant une séquence de *La Porteuse de pain* et en portant au jour le télescopage possible, lorsqu'il s'agit d'évaluer le personnage principal de Jeanne Fortier, de deux systèmes de valeurs potentiellement antagonistes, l'un fondé sur la prééminence du sentiment, l'autre sur la raison pratique poussant au compromis : selon que l'on activera telle ou telle dimension argumentative des premières pages du best-seller de Montépin, la jeune femme sera plus ou moins responsable de ses malheurs... Sous l'axiologie patente que porte la structure actantielle du « roman de la Victime » (l'Innocence persécutée par un Infâme...) peut donc se tapir une sous-couche argumentative partiellement dissonante, qui problématise le sens du texte et complexifie quelque peu la « distribution de bons points » aux différents protagonistes sur le plan éthique.

Monologisme ou dialogisme ? C'est à un même constat de complexité et de perplexité que sont parvenues les discussions roulant sur les enjeux de la feuilletonisation, tant sur le plan fictionnel que sur le plan du récit journalistique. Par la large palette de personnages qu'il peuvent mettre en scène pour incarner des positions contradictoires sur le plan éthique et / ou pour exprimer des points de vue pluriels, les récits « feuilletonnants » peuvent en principe se faire l'écho de la polyphonie sociale et contribuer ce faisant à la construction d'opinions diverses au sein de leur lectorat. On pourrait néanmoins soutenir presque à l'inverse que cette indéniable pluralité dialogique risque d'être laminée par le rouleau compresseur sémantique de la sérialité générée par la périodicité, qui, à l'usure en quelque sorte, pourrait imposer une doxa de plus en plus affirmée : l'hypothèse est à creuser, comme Marc Lits nous y a invités lors de la séance de conclusions.

Rappelons en tous cas, contrairement à des idées reçues à la vie dure, que la part d'initiative du lecteur dans la construction de la portée argumentative d'un texte dit « populaire » est déterminante, et qu'on peut l'affirmer sans nécessairement invoquer de manière incantatoire les « usages » hétérodoxes d'un lecteur-braconnier mais tout simplement en s'appuyant sur une phénoménologie de la lecture : comme le souligne Ruth Amossy, « l'argumentation est reconstruite par le lecteur à l'aide d'une mise en relation des différents segments et du remplissage des blancs du texte. C'est donc la construction de lecture qui met en place l'argumentation en coulant les éléments narratifs dans un schéma argumentatif. » Cela dit, presque tout reste à faire pour éclairer la boîte noire de la réception. Car cette activation du sens dépend-elle de l'« encyclopédie latente » d'un lecteur-spectateur volontiers sériel – que valorise Paul Bleton dans ses travaux –, du contexte et du cotexte – matriciels selon la sociocritique –, de l'« ethos de classe » diagnostiqué par Richard Hoggart, d'un habitus articulé à une trajectoire individuelle – selon un paradigme bourdieusien repris par Erik Neveu ? Sans doute de tout cela à la fois... comme pour n'importe quel texte d'ailleurs !

Petites contritions et vœux de pénitence.

Comme pour n'importe quel texte : il faut en effet le dire et le redire, rien ne

différencie sur le fond, *in essentia* et par principe, la lecture d'un récit fictionnel de grande consommation de celle d'un roman plus reconnu symboliquement. En vérité, nous serions fort marris que la problématisation même des rencontres de Limoges 2006-2007 évoquée supra donne, à notre corps défendant, des arguments aux « apocalyptiques » pourfendant notre cher populaire comme une « fabrique de conformisme » ! Blague à part, nos travaux auront-ils cautionné à leur insu la stigmatisation du récit populaire comme « opium du peuple », parce qu'ils ne posaient la question du lest idéologique des récits qu'en rapport avec les publications visant le grand public ? Nous espérons que non et croyions au contraire nous inscrire en faux contre la myopie sélective et partisane d'intellectuels « critiques » contemporains, qui, tels leurs lointains ancêtres de l'Index, fondent leur jugement inquisitorial sur un « mode de lecture glanant mots, expressions et personnages coupables sans s'attaquer à la structure des ouvrages » (Artiaga)... et/ou sur des compte-rendus à charge préalables, eux-mêmes raisonnant trop souvent de seconde main sur les « romans à lire et à proscrire »...

Une saine repentance conclusive nous conduit en revanche à reconnaître quelques limites épistémologiques aux analyses rassemblées dans ce numéro belphégorien. D'une part, malgré quelques velléités initiales, les différences et les similitudes du texte et de l'image en termes de potentialités argumentatives n'ont été qu'effleurées, puisque aucune des contributions ici rassemblées ne s'est appesantie sur le contre-point iconographique des illustrations accompagnant souvent le texte imprimé en régime médiatique. On pourra le regretter dans l'idéal, d'autant que l'intermédialité forte – et probablement croissante depuis l'émergence de la culture médiatique au milieu du XIXe siècle – des récits circulants de grande consommation peut même conduire à juger problématique la restriction des corpus étudiés aux seuls récits diffusés sur support papier. A l'inverse de cette objection, cordialement mais nettement formulée par Marc Lits, on pourra douter de la capacité heuristique de grandes catégories telles que celle de « récit médiatique », qui, en encourageant le disparate des objets et des approches, ne favoriserait pas une réflexion collective véritablement cumulative : Ruth Amossy nous a ainsi invités lors des débats à mener des études centrées sur des genres et des types de discours d'empan moins large, proposant par exemple de travailler sur la catégorie des livres scolaires de lecture courante pour rendre compte des modalités argumentatives du discours pédagogique, s'interroger sur leurs éventuelles spécificités et tenter de mesurer leurs variations diachroniques.

Diabolique populaire, démoniaque vertige de l'interdisciplinarité : nous ne serons donc jamais au bout de nos questionnements !

Notes de bas de page

¹  Un tel choix est lui-même probablement idéologique et politique en cette période où le « storytelling » triompherait comme arme de captation massive et de domination par l'imaginaire..., à en croire du moins certains essayistes, tel Christian Salmon. Reste que, comme le notera le lecteur fidèle de *Belphégor* dans sa grande sagacité, les thèses abruptes assénées par Salmon, non sans quelque succès médiatique, méritent d'être fortement relativisées en toute rigueur scientifique...

- 2  Nestor Capdevilla, *Le Concept d'idéologie*, Paris: PUF, 2004.
- 3  Annie Collovald, Erik Neveu, *Lire le noir. Enquête sur les lecteurs de récits policiers*, Paris: BPI/Centre Pompidou, 2004.
- 4  Philippe Hamon, *Texte et idéologie. Valeurs, hiérarchies et évaluations dans l'oeuvre littéraire*, Paris: PUF, 1984.
- 5  Jean-Marie Schaeffer, « "De l'imagination à la fiction" », *Vox Poetica*, mis en ligne le 10 décembre 2002, URL: <http://www.vox-poetica.org/t/fiction.html>, consulté le 29 décembre 2008.
- 6  Thomas Pavel, « "Fiction et perplexité morale" », *Fabula*, Conférence « *Marc Bloch* » (École des Hautes Études en Sciences Sociales) prononcée le 10 juin 2003, mis en ligne le URL: http://www.fabula.org/pavel_bloch.php, consulté le 29 décembre 2008.